

KAIN, L'ÉTERNEL CLANDESTIN

KHALID NAJI

Éditions ThoT
Roman

Khalid Naji est né en 1961 au Maroc. Après des études universitaires en mathématiques et en informatique, il passe plusieurs années à Paris. Il vit depuis 1996 en Allemagne, dans la région du lac de Constance, avec sa femme et ses deux enfants. *Kain, l'éternel clandestin* est son premier roman.

À la mémoire de mon père Driss Naji

— Kain ! Es-tu réveillé ? dit Nabil derrière la porte.

Kain remue doucement dans son lit, ou dans son rêve. Il sent comme une sueur froide couler le long de son dos, un grand effort lui permet d'ouvrir légèrement son œil gauche, cela ne dure qu'un laps de temps car le sommeil a encore emprise sur lui.

À présent il a les deux yeux fermés et son esprit vacille entre réveil et sommeil. « C'était quoi ce rêve... ce cauchemar ? » Il soulève une main lourde et tâte son dos, puis, machinalement, avec la même main, il saisit son front pour voir si là aussi il a cette sueur bizarre. La main s'écroule et heurte le mur auquel est collé son lit. Il se rend compte alors que cette sueur n'est que de l'humidité bavée par le vieux mur. Il se rassure un moment, mais une angoisse inconnue envahit son esprit cherchant en vain à assembler les éléments de ce

rêve où il avait l'impression de suffoquer : « Ce n'est qu'un mauvais rêve ! », se dit-il pour se rassurer. Il tente une nouvelle fois d'ouvrir le même œil gauche : il sursaute car il vient de réaliser qu'il n'a pas passé la nuit dans sa chambre habituelle, chez ses parents. D'un seul coup, tous les événements d'hier lui reviennent comme un défilement d'images et de sons : la querelle avec son père, le départ et ensuite l'arrivée chez son ami Nabil. Il entend son père crier, il revoit encore une fois le verre de thé à moitié vide qu'il a lâché sur la table, il revoit son ombre en colère se lever et se lancer comme une flèche vers la sortie du foyer familial. Il pense à sa mère, elle a essayé de le retenir un moment, mais il l'a écartée doucement et est sorti en claquant la porte derrière lui.

Kain s'assoit sur le bord du lit. La lumière du jour trahit à peine les quelques objets de la petite pièce, sur un tableau accroché au mur, il distingue l'image floue d'un enfant ressemblant à Nabil. Ses yeux encore fatigués se referment petit à petit, il replonge dans sa journée d'hier...

Il claque la porte. Son père, derrière lui, crie et tempête, son dernier cri, phrase ou mot, se broie dans ce choc entre la porte et le chambranle et perd sa signification. Un soulagement. Dehors, la nuit commence à peine à envahir les ruelles ; Kain marche d'un pas nonchalant, son esprit erre déjà dans des cités lointaines.

Il réfléchit à la bizarrerie de ce monde qu'il trouve insaisissable comme le sable s'enfuyant entre les mains d'un

enfant qui essaie de le retenir maladroitement et qu'à la fin il se retrouve les mains vides. Il a presque oublié la dispute avec son père, d'ailleurs, ils se disputent de façon cyclique, à la manière du changement des saisons, après la pluie, le beau temps.

Le monde se compose du bled, de la capitale et du trait de séparation : le détroit. Le tout peut se présenter sous la forme simple o-O.

Le bled est une contrée aride et pauvre, la capitale industrielle et riche. La population de la capitale peut voyager vers le bled sans contrainte, mais l'inverse est impossible car la capitale est une forteresse infranchissable pour quiconque du bled s'y aventure. Les agents de la capitale sont là pour la garder de toute intrusion. Les jeunes du bled ne trouvent pas facilement du travail pour vivre, certains tentent le coup de la traversée aventureuse du détroit sur une barque de fortune ; il faut avoir bien sûr l'argent pour payer un passeur et s'attendre au pire, car souvent plusieurs périssent noyés dans les eaux du détroit.

Après un diplôme en philosophie, Kain a cherché un emploi et n'en a pas trouvé ; depuis plusieurs mois, il n'en cherche plus, son quotidien se suffit de l'argent de poche que lui procure sa mère de temps à autre. Toutes ses journées se terminent en apothéose dans le café Babylone avec ses meilleurs amis, les jumeaux Harout et Marout, autour d'une tasse de café ou de thé.

La culture du départ régnant parmi les jeunes du bled ne les a pas ébranlés, ni lui ni ses amis les jumeaux. Kain aime le bled et n'a jamais pensé le quitter.

Un chien aboie tout à coup. Kain sursaute, il n'a pas vu venir ce molosse blanc à la tête noire qui le fixe d'un regard froid comme la mort ; de ses crocs enragés, il le menace un moment avant de baisser la tête et s'en aller.

Les boutiques ferment les unes après les autres, les derniers passants désertent la rue, seuls quelques mendiants vagabondent çà et là.

Kain sourit en pensant à une nouvelle soirée en compagnie de ses amis Harout et Marout, mais il est encore tôt. Ils se rencontrent tous les soirs, au café Babylone, vers neuf heures, et il n'est même pas sept heures. Il n'a pas envie d'aller tout de suite au café.

Il marche comme un somnambule, longuement, dans les petites ruelles du bled, l'esprit vidé de toute pensée, il se sent bien et personne, de ses nombreuses connaissances, ne le croise. Quand son esprit revient à lui, Kain se rend compte qu'il se trouve exactement devant le café Babylone, il hésite un moment, sa main pousse la porte.

Deux clients sont dans le café, tous deux accoudés au comptoir, ils jouent aux dames. Achour, le garçon de café, suit la partie. Kain les salue et va s'affaler loin du comptoir, sur une chaise. Quand Achour le voit, il lui prépare un

verre de thé à la menthe et s'installe près de lui, un grand sourire aux lèvres :

— Alors mon pote, qu'est-ce qui t'amène si tôt ici ?

Kain sirote son thé, sourit à son tour et répond :

— Je suis venu ici sans le vouloir. T'as pas vu Harout et Marout ?

Kain aperçoit près de l'entrée du bistrot le chien de tout à l'heure.

— Non, répond Achour, à cette heure-là, ils ne viennent jamais.

— Tu vois le gros chien blanc à la tête noire, là-bas ? J'ai l'impression qu'il me suit !

— Je ne vois pas de chien.

— Tu ne l'as pas vu ? Il est parti...

Kain se lève. À l'extérieur, il regarde le chien s'éloigner.

L'un des deux clients appelle Achour :

— Viens jouer, je lui ai donné une bonne raclée !

Kain revient à sa place et Achour entame une nouvelle partie de dames contre le client qui a gagné la partie précédente.

Sur une table voisine, Kain ramasse le journal *Le matin du bled* et le feuillette plusieurs fois avant de s'arrêter sur la rubrique « Faits divers ».

Il lit deux faits divers relatant des meurtres pour des sommes d'argent dérisoires, puis un troisième sur une mère de famille qui s'appêtait à faire passer une quantité de haschich, dissimulé dans le couscous, à son mari emprisonné, lui aussi

pour meurtre. Un quatrième fait divers décrivait la mise à mort par les agents de la capitale, dans les eaux du détroit, d'un équipage constitué de vingt-quatre personnes, une embarcation de fortune qui tentait de pénétrer dans la capitale.

Tout cela, murmure Kain, n'est pas nouveau, c'est la routine...

L'une des annonces portant le titre *Le démiurge* dans la rubrique « Annonces des particuliers » attire son attention. Il la lit sans sauter un mot :

Suite à un conflit mystérieux entre les dieux, le démiurge, un dieu de rang inférieur, créa la matière et la vie, où il emprisonna l'Étincelle divine. Pour libérer l'Étincelle de cette prison, un autre dieu infiltra la Connaissance dans la matière, mais au moment suprême où l'Étincelle divine se saisissait de la Connaissance, le démiurge cassa son monde en deux contrées : la contrée nord contenant la Connaissance et la contrée sud contenant l'Étincelle divine. Le démiurge mit ensuite un fluide entre les deux contrées pour les éloigner l'une de l'autre.

L'Homme habité par l'Étincelle divine se réveillera un jour, il posera sa barque sur les flots et naviguera vers la Connaissance.

Ma foi, se dit-il, ce canular ne manque pas d'imagination ; dans ce journal grotesque du gouvernement à la noix du bled, il n'y a que les particuliers qui peuvent nous étonner !

Il relit encore une fois l'annonce du canular avec grande délectation ; après cela, il sort un crayon de sa poche, dessine à la marge du journal un premier cercle sur lequel il inscrit le mot « bled », plus loin, il en dessine un deuxième sur lequel il inscrit le mot « capitale » et relie les deux cercles par une ligne en zigzag sur laquelle il écrit le mot « détroit ».

Il dépose ensuite le journal et le crayon sur la table, s'adosse contre son siège et ferme rêveusement les paupières : voilà une histoire qui animerait la soirée des trois amis.

Une quinzaine de minutes s'écoule. Kain rouvre les paupières, les deux clients ont disparu, un autre s'est attablé non loin de la sortie du café : il tue le temps en sirotant sa boisson et en suivant des yeux les passants qu'il voit par une fenêtre dans sa proximité. Achour astique les tables et les chaises à l'aide d'un vieux chiffon mouillé. Le regard de Kain se pose sur le journal, il le reprend et regarde un instant son croquis représentant le bled et la capitale, il cherche sur la même page l'annonce du canular et ne la retrouve pas, ses mouvements deviennent nerveux, feuilletant un coup vers la gauche, un autre vers la droite, mais sans résultat : l'annonce est introuvable !

— T'as pas vu, mon pote, qui a pris une certaine feuille de ce journal ? demande-t-il à Achour.

— Personne n'a rien pris, le journal n'a pas bougé de sa place.

— Sans blague !

— Je te le jure, mon pote, dit Achour.

Il ramasse son chiffon et continue son nettoyage.

Kain reprend le journal, cette fois-ci, calmement ; son regard balaie tous les articles et toutes les annonces à la recherche du titre *Le démiurge* qu'il ne trouve nulle part.

Il s'adosse alors contre son siège, l'air absent, son esprit essaie de comprendre s'il n'a pas été victime d'hallucinations. Le texte qu'il a lu est resté gravé dans sa mémoire, il le voit encore limpide comme une image. « Et puis ce message, se dit-il, cela ne peut être le fruit d'une hallucination, c'est une vision qui m'a été envoyée par un ordre supérieur ou qui me vient tout droit de mon inconscient. » Il murmure : « L'Homme habité par l'Étincelle divine se réveillera un jour, il posera sa barque sur les flots et naviguera vers la Connaissance... Je dois naviguer vers la capitale, voilà le sens du message ! » Ainsi l'idée du pèlerinage à la capitale se grava dans son esprit.

Quand plus tard les jumeaux arrivèrent au café Babylone, Kain leur parla longuement de sa vision. Ils achetèrent un autre exemplaire du journal, ils cherchèrent, chacun à son tour, en vain, l'annonce.

— Est-ce que t'as bu autre chose que de l'eau ? lui demanda Marout.

— J'ai bu du thé et rien d'autre, répondit Kain en souriant.

— Et tu n’as rien fumé ? dit encore Marout.

— Arrête ! Tu sais bien que je ne fume pas du tout.

— On sait jamais, peut-être que t’as fumé un petit joint pour chasser l’ennui, dit Harout, et d’après toi, ce chien enragé qui te suit partout et que nous ne voyons pas, est-ce qu’il sort lui aussi du thé à la menthe ?

— Écoutez, les gars, cette annonce, c’est une vraie vision, cela peut vous paraître con, mais moi je la prends au sérieux, très au sérieux. C’est une vision qui me vient d’un ordre supérieur, d’un dieu, ou peut-être tout simplement de mon inconscient. Ma décision est d’ailleurs prise : je pars à la capitale.

— Tu pars à la capitale ! disent les jumeaux en chœur.

— Oui, je pars...

Après un moment de silence, Marout demande :

— As-tu de quoi payer un passeur ?

— Non.

— Et comment vas-tu t’y prendre alors ?

— Ce soir même, j’irai voir Nabil, mon ancien camarade de classe. Son défunt père lui a légué deux barques, une grande et une petite. La grande barque, il l’a déjà vendue, la petite, il doit l’avoir toujours chez lui.

— Tu as l’argent pour la payer, cette petite barque ? s’enquiert Harout.

— Je demanderai à ma mère, et puis... Nabil est un bon vieux pote, il me fera bien un bon prix.

— Et tu prendras le large sans passeur ?

— Oui, ma décision est prise, je poserai ma barque sur les flots et je naviguerai vers la capitale.

— Kain ! Es-tu réveillé ? demande encore l'instituteur, cette fois-ci, d'une voix plus forte qu'auparavant.

Le défilement des souvenirs s'arrête : Kain entend pour la première fois l'appel de son hôte. Il rouvre les yeux et se lève.

Dans la rue une autre voix chante : « Allah akbar ! Allah akbar ! Dieu est le plus grand ! »

— Oui je suis réveillé, dit-il en ouvrant la petite porte.

À l'extérieur, la voix continue inlassablement ses louanges : « Allah akbar ! Allah akbar ! »

Une table basse bien garnie l'attend dans la cuisine : ils petit-déjeunent ensemble, l'instituteur ne travaille pas ce jour-là, un dimanche.

— C'est bien ton fils sur le tableau... dans la chambre où j'ai dormi ?

— Oui, c'est mon fils.

— Il a bien grandi et il te ressemble beaucoup. Il est où maintenant ?

— Il vit avec sa mère depuis le décès de mes parents à moi.

— Tu le vois souvent ?

— Je le vois une fois par semaine et pendant les vacances scolaires. Si je n'avais pas eu cet enfant à l'époque, je serais certainement parti moi aussi à la capitale. Dis donc : c'est à cause du travail que tu veux quitter ta terre natale ?